

LES CÉLÉBRITÉS D'AUJOURD'HUI

Péladan

PAR

RENÉ-GEORGES AUBRUN

BIOGRAPHIE PRÉCÉDÉE D'UN PORTRAIT FRONTISPICE
ILLUSTRÉE DE DIVERS DESSINS ET D'UN AUTOGRAPHE
SUIVIE D'OPINIONS ET D'UNE BIBLIOGRAPHIE
ORNEMENTS TYPOGRAPHIQUES D'ORAZI

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS

BIBLIOTHÈQUE INTERNATIONALE D'ÉDITION

E. SANSOT et Cie, Éditeurs

53, RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, 53

MCMIV

~~42565.90~~
4



Minot Fund

42578.30.90.2

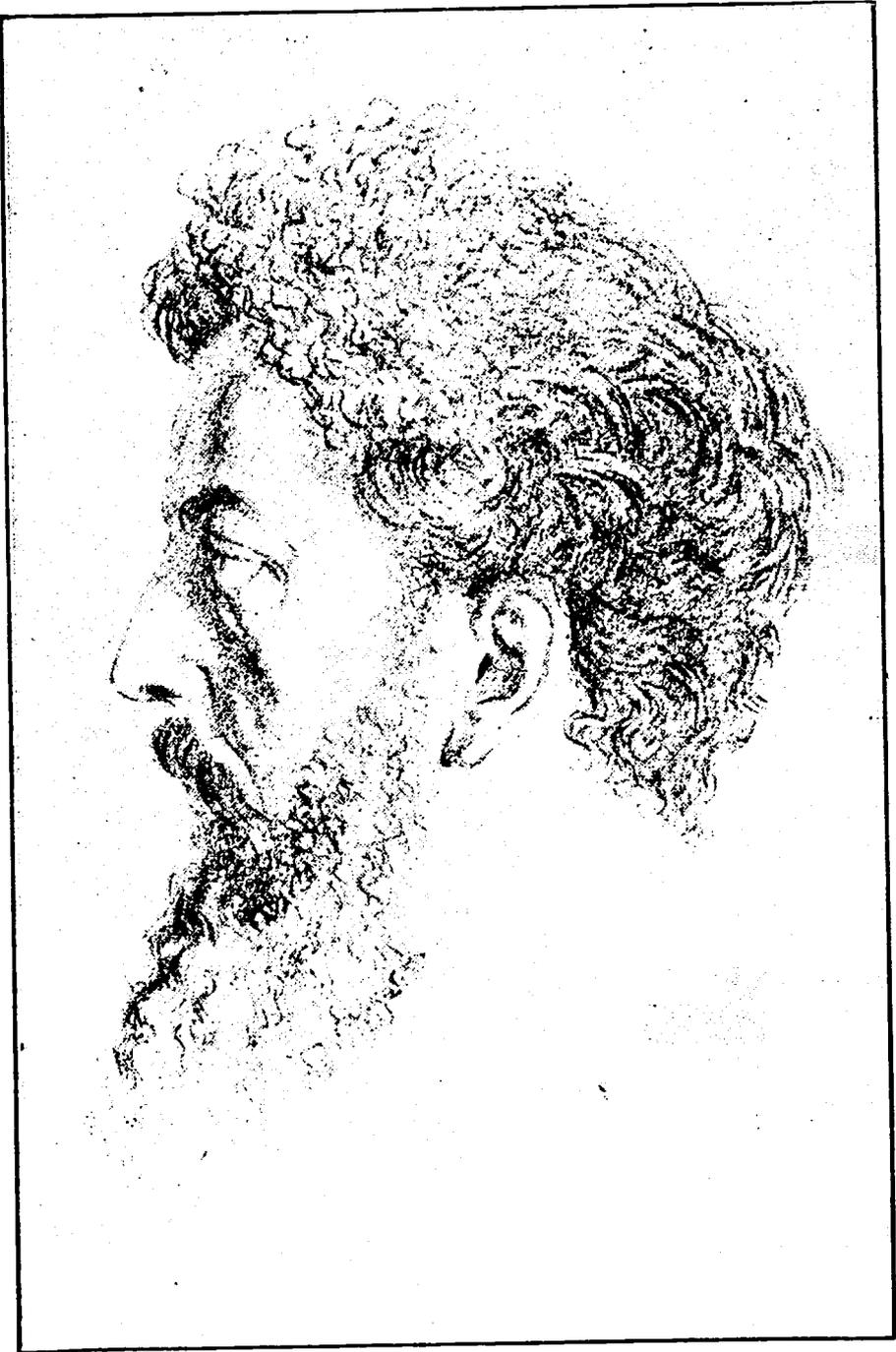


IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

*Six-exemplaires sur Japon impérial
numérotés de 1 à 6*

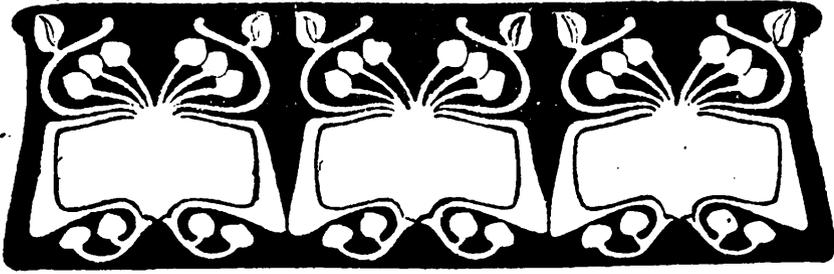
et douze exemplaires sur Hollande, numérotés de 7 à 18

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous
pays, y compris les Pays scandinaves.

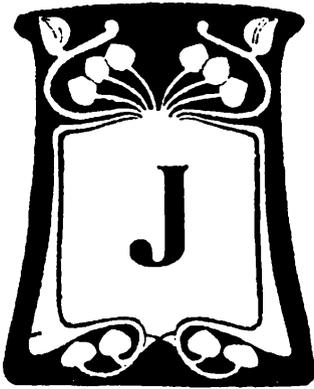


PÉLADAN

D'après un dessin d'Elie Brazillier.



PÉLADAN



Joseph-Aimé Péladan est né à Lyon, le 28 mars 1859, de parents nîmois. En la brumeuse et mystique cité, cette âme du sud connaît dès l'abord les plus contradictoires émotions : dès l'abord, avec une étonnante certitude, l'enfant découvre aux yeux de l'historien toutes les aspirations de l'homme futur. Esprit précoce, ainsi que le commandaient ses affinités orientales, le jeune Péladan trouve autour de soi, dans l'instant où s'ordonne sa conscience, une atmosphère glorieuse entre toutes : l'OElohil Ghuibor du Dernier Bourbon, je veux dire Adrien Péladan le père, est le familier de ces hauts esprits qui font battre orgueilleusement le cœur d'une époque. Naguère, fondant l'Étoile du Midi, journal de l'appel au peuple, il correspondait avec Chateaubriand, Lamartine et Lacordaire ; maintenant, à Lyon, il crée la première Semaine religieuse qu'on ait lue dans les provinces, et la France littéraire, périodique au beau discours, qui devient vite célèbre. Alors, en son petit salon de la rue Sainte-

Hélène, Péladan reçoit l'élite de l'intellectualité lyonnaise ; il me faudrait ici rappeler cent noms, et des plus dignes ; je dirai parmi les intimes : le cardinal de Bonald, exégète et traditionnaliste, Blanc de Saint-Bonnet, ce métaphysicien qui répondait à l'interview du journaliste par la troublante question : « Monsieur, que pensez-vous de l'Infini ? » les poètes : Victor de Laprade, « toujours envolé dans un beau rêve de païen mystique, » (1) Xavier Bastide, l'auteur de la Mandragore, Joséphin Soulyard, impeccable dans le sonnet avant M. de Hérédia et dont le romancier du Vice suprême, fidèle à la plus harmonieuse mémoire, un jour portera le prénom. Mais le mieux aimé de tous ces fiers esprits, c'est le fils aîné de la maison même, cet infortuné docteur Adrien Péladan qui rédigeait, à douze ans, une Histoire poétique des Fleurs, possédait de si vastes lectures qu'on l'eût pu nommer, nouveau Comestor, l'encyclopédiste chrétien, et périt d'une façon vraiment épouvantable, comme il livrait aux savants la clef de ses découvertes anatomiques, empoisonné par la strychnine. (2).

Ainsi dans le voisinage de tels hommes dont très jeune encore il écoute avec ferveur les conversations, Joseph Péladan apprend à découvrir la valeur des idées, la noble fatigue des joutes philosophiques et la consolation des lyrismes. Esprit précoce, ai-je dit, et attentif ; mais j'ajouterai : cœur mélancolique et tout épris des lumineuses visions qu'une éducation si antique et si haute à ses yeux éveillait ! Le Rhône, devant Lyon, n'est pas ce fleuve tumultueux et doré qui plus loin court vers la Méditer-

1. Istar.

2. La trituration dont l'usage fut aussitôt mortel avait été inexactement dosée par le fournisseur, Wilmar Schwab, pharmacien à Leipzig.

ranée, en éclaboussant les blanches campagnes de Provence ; c'est un esclave impatient dont la rude ardeur se brise contre des murs de fer, et le ciel qu'il regarde penche trop de fois sur lui ses grises nuées. Le quai de l'hôpital n'a pour Joseph qu'un seul attrait : celui de ses bouquinistes, et les étroites boutiques qu'emplit l'odeur fade des vieux livres, deviennent pour l'enfant le coin préféré des récréations.

Or, descendre les rives rhodaniennes, et quelque matin, surgir devant la Ville des Papes, parmi la chaude et vibrante lumière, quel spectacle d'hellénique beauté aux yeux éblouis du voyageur !... En 1870, c'en est fait des brouillards lyonnais ; les Péladan sont citoyens d'Avignon : Joseph vient de vivre des émotions nouvelles et inoubliables : il a salué le Soleil et reconnu les couleurs de sa patrie. Dans la suite, après avoir regagné le nord, il lui plaira souvent de dire : « Avignon, ma ville ! » et même après ce périple d'Orient où le déraciné devait sentir son âme s'identifier à l'âme lointaine des aïeux, il garde une tendresse non pareille à la chère cité provençale. Joseph entre alors au collège, y passe deux années, laisse derrière lui la réputation d'une intelligence supérieure et vagabonde : puer ingeniosus sed insigne nebulo !

En 1872, la famille Péladan se transporte à Nîmes, qu'à l'exception de Joseph elle ne devait plus quitter.

Alors le docteur Péladan parachève l'éducation philosophique de son jeune frère. C'est lui qui poussa Joseph dans les routes mystérieuses de l'Occulte ; il se rattachait par Firmin Boissin et le vicomte de Lapasse, à un groupe toulousain d'hermétistes ; lui-même avait commenté l'Orient et le Zohar, approfondi Hahnemann et François Mesmer, reliant par-dessus les siècles le moderne savoir

au plus antique. Adrien fut l'initiateur et découvrit au néophyte : d'Olivet, Eliphaz Lévi, Lacuria.

..

Les jours s'égrènent ; le jeune homme est majeur. Il a beaucoup lu, mais il a peu vu. Il connaît ceux qui ont écrit ; il ignore presque les grands maîtres de la couleur, de la pierre ou des jeux sonores. Fascinatrice, l'Italie l'attire : il part. L'Italie est une maîtresse enivrante, quand on a vingt ans, et de l'enthousiasme ; plus tard on revient vers elle ; c'est alors la mère consolatrice et qui panse avec sagesse les immortelles blessures de l'âme. Au mois de mars 1881, Péladan traverse Pise, en la mélancolie du Campo-Santo. Il avait élu pour compagnon de voyage un ami qui devint par la suite un valeureux érudit : Albert Marignan. Dès lors, commence de ville en ville, de bourgade en bourgade, ce pèlerinage aux chefs-d'œuvre, cette montée vers l'idéal des anciennes renaissances, ce long cri passionné de deux jeunes hommes hale-tants d'émotions, ce grand battement d'ailes enfin, qui devait trouver son ascension suprême devant les cinquante-deux fresques des Loges et les quinze mondes de la Sixtine, pour se reposer après tant d'incroyables vertiges, parmi les ruines du Cenacolo, à Sainte-Marie-des-Grâces. Péladan venait de parcourir son chemin de Damas. Maintenant, ayant confronté sa pensée aux œuvres angulaires de l'art italien, pénétré Raphaël, seigneur des Harmonies et Michel-Ange le gigantesque et Léonard le très-subtil, il conçoit cette esthétique traditionnelle dont il sera tout ensemble le rénovateur et l'apôtre.

Chargé d'enthousiasme et de souvenirs, le voyageur gagne Paris et s'y installe en 1882. Il y voit Arsène Houssaye, grand cœur et fin lettré, qui le

persuade d'écrire une Histoire et Légende de Marion de l'Orme. Il avait débuté, quelques mois plus tôt, par une brochure sur Rembrandt : Jean Alboize qui la lut et à qui elle plut, associa le nouveau critique aux collaborateurs de sa revue : l'Artiste. Péladan lui donna un d'Aurevilly et ses œuvres inédites, le grand Œuvre d'après. Léonard de Vinci, enfin ce Salon de 1883, qui tout de suite força l'attention du public vers son auteur et qui, ouvrant par ces mots : « Je crois à l'Idéal, à la Tradition, à la Hiérarchie », fit un mémorable scandale!

A cette époque il connut Jules Barbey d'Aurevilly dont l'influence, non pas sur son œuvre, mais sur son humeur fut si considérable. A l'exemple de celui qu'il nomma le « Connétable », il outra les extériorités et les mouvements d'individualisme. Sa culture aristocratique puisait, dans la vulgarité ambiante, trop de motifs de rébellion ; Goussier, Manet et Zola florissaient, Puvis de Chavannes ne trouvait ici que le dédain, là que le rire, Lacuria et Villiers de l'Isle-Adam se mouraient, faute de pain.

En 1884, paraît le Vice suprême. Le succès est immédiat et rare, puisque ce roman de début, composé à vingt-trois ans, tire à vingt éditions. Premier tome d'une vaste épopée : la Décadence latine il demeure sans doute le plus vigoureux, le plus original de la série. C'en fut d'ailleurs le plus travaillé, comme aussi, dans le genre roman, le plus accompli et authentique. Les compositions postérieures, surtout depuis A Cœur perdu, se présentent plutôt dans l'appareil de beaux et curieux poèmes teintés d'une psychologie exceptionnelle ; j'entends par exceptionnelle : héroïque et d'ordre subjectif ; ce qui revient à dire que l'auteur tient volontiers la scène aux moindres chapitres de ses œuvres. Loin d'ici, sans doute, la méthode de Balzac, et l'on peut certifier que la Décadence latine

n'a ni l'aspect, ni la couleur de la Comédie humaine ; Péladan se filierait, avec plus de vraisemblance, au romantique et hautain Chateaubriand : la façade de leur œuvre est assez dissemblable, mais pénétrez dans le sanctuaire et vous rencontrez des visages dont la mélancolie énigmatique offre de singuliers rapports. Sondez ces cœurs : ils souffrent à cause de l'idéal qu'ils ont trouvé au fond de soi : venus dans l'existence ou trop tôt ou trop tard, ils n'imaginent pas d'autre vie possible que celle-là même qui leur devient impossible ; ils bataillent, plus ou moins énergiques, plus ou moins victorieux ; ils ont découvert une très aiguë volupté de la douleur, est quædam dolendi voluptas... Ce sont de grands désespérés.

Le roman, ce genre bâtard et factice entre tous, matière de casuiste et forme de décadence, où l'écrivain doit amalgamer thèse, hypothèse et fabulation, réalisme et scepticisme, ne devait plaire, en ses nécessités, à l'esprit dogmatique et absolu de Péladan. La Décadence latine, c'est un poème au noble souffle, et dont les puissants coups d'ailes fustigent la face immonde de l'humanité, quand du sol ils se rapprochent. Mais son vol même manque d'harmonie : sans cesse il court et trop violemment, des sphères de l'âme à la géhenne des corps, de l'éther aux abîmes, pour regagner encore la nuée splendide ; et l'œil de l'aigle n'aperçoit que des points extrêmes — toujours énormes. Ici les caractères que l'on nous présente, un lyrique toujours les magnifie ou les stigmatise. Le lyrique perd fatalement le contact du réel et les dogmes du roman n'autorisent point ces nobles écarts !

Quant au Vice suprême, à sa publication inattendue, voilà sans nul doute un curieux et notoire événement dans les annales littéraires de ces derniers trente ans. Dès le premier jour, le public s'in-

quiète et montre ses nerfs. L'auteur voulut-il censurer, paradoxer ? On n'a pas encore vu, dans le roman, manifestation pareille. Spirite, de Théophile Gauthier, n'avait rien préparé et d'ailleurs, n'offre en la circonstance rien de commun. Plusieurs évoquent le Balzac des Études philosophiques (1), d'autres Shakespeare, Buonarotti, le Dante (2), d'autres encore Ezéchiel (3). Barbey d'Aurevilly présentait le livre au public en une préface devenue célèbre, où les profonds aperçus, les sages considérants avoisinent d'imprudentes restrictions touchant Ursule Mirouet, la Peau de Chagrin et ce tendre et frais chef-d'œuvre à la Vinci : Seraphitus-Seraphita. Merodack ne lui a pas été sympathique ; Barbey, bien plus classique qu'il le peut paraître, tout d'abord, à des esprits superficiels, réproouve l'intervention du merveilleux en matière de roman ; aussi orthodoxe dans son catholicisme que le prêtre le plus ardent, il veut voir dans ce Merodack un condamné de l'Église ; et ce personnage presque surnaturel, ce mage à l'irrésistible vouloir, d'Aurevilly le catholique en ferait vite et sans scrupule, une nouvelle sorte d'Antéchrist... Il faut bien sourire un peu de cette terreur du vieux « connétable ». Si Merodack doit porter ombrage à quelques personnes, n'en cherchons point d'autres motifs que la sincérité même et la chaleur de sa foi romaine. J'en appelle à d'Aurevilly : « Il y a, en effet, une triple raison pour que le scandale soit la destinée des livres de M. Joséphin Péladan. L'auteur du Vice suprême a en lui les trois choses les plus haïes du temps présent. Il a, l'aristocratie, le catholicisme et l'originalité... Le catholicisme de M. Péladan,

1. Barbey d'Aurevilly.
2. Jean Lorrain.
3. Jules Bois.

du haut duquel il juge la société qu'il peint, lui fait écrire à toute page de son livre, avec la rigueur de l'algèbre, — que la race latine ne peut être que catholique ou n'être plus !... M. Péladan peint le vice bravement, comme s'il l'aimait, mais il ne le peint que pour le maudire... Le moraliste invincible et chrétien, est là toujours derrière le peintre et c'est lui qui éclaire le tableau... » (Préface du Vice suprême). Eh bien ! d'Aurevilly n'a pas vu que son discours enfermait une contradiction ; il nous alarme et nous rassure dans le même instant : Merodack ne trahira point la cause que Péladan épouse ; nous sommes déjà persuadés que le mage n'inclinera point vers l'hérésie.

Ce Merodack surgit, à l'analyse, dans l'attitude étincelante mais nécessaire du Surhomme. Qu'est-ce que le surhomme, sinon l'individu dont les facultés et les qualités supérieures — pensée, charité, volonté, — ont pris un prodigieux développement. Merodack cultive donc sa volonté ; il la perfectionne en usant des méthodes les plus rationnelles, il se purifie et se « concentre », absorbant le physique dans l'animique, si je puis exprimer ainsi cet assujettissement d'une nature à l'autre. Il nous propose enfin le plus superbe exemple d'économie spirituelle. Pour le héros le danger ne viendra pas de ses merveilleuses prouesses, mais plutôt d'un certain et fatal orgueil que lève au fond de l'être la conscience pleinement acquise de son moi. D'ailleurs, sous le surhomme, l'homme ne se débattait-il pas à jamais — et je me trompe si je parle de pleine conscience. Et lorsqu'il répond à Mérigneux : « Je suis infallible, quand j'affirme ! » Merodack, pour la première fois (au moins dans le roman), Merodack aussi se trompe. Mais ce n'est là qu'un mot, ou bien cela serait véritablement le blasphème. Au surplus les contingences se dressent, terribles

humiliatrices ; Merodack eonnaitra la blessure, devant qu'il soit trop tard. Au chevet de la mourante Corysandre, il laissera crier son désespoir : « Vanité de la science ! Ne pouvoir ni prévoir ni prévenir ! » et les destins cloront le livre sans que le mage ait senti sur son front le baiser de la Victoire — puisque le prince de Courtenay se suicide et que l'interdiction va frapper le Père Alta. Même ne sera-t-il point désormais le vaincu prédestiné ? Sichem le rabbin lui révèle, d'une lèvre fatidique, le secret de la défaite : « Ne sais-tu pas que le mage, tout puissant sur l'individu, n'a d'action sur un peuple que s'il est le centre d'un faisceau de volontés pures, d'une chaîne magnétique. Forme une série de trois mille volontés saintes, voulant par-delà la Mort ; et j'enraye la décadence latine. » Hélas ! ils disaient vrai, les sombres pressentiments ! Au quatorzième tome de la Décadence, dans cette sublime péroration de la Vertu suprême, dans ces pages — les plus simples, les plus tragiques, les plus célestes que Péladan ait peut-être jamais écrites, nous voyons Merodack, trahi par ses derniers fidèles, s'exiler d'un monde où les volontés clairvoyantes et dernières ont rendu leur épée.

Du moins le héros malheureux remporte-t-il, hors des combats matériels, la plus éclatante, la plus difficile des victoires : il s'est conquis lui-même. Cela, le monde ne le soupçonne que vaguement. Lui seul mesure son mérite obscur et définitif, lui seul a su les repos bienheureux après le triomphe, parmi l'extase. Ce néo-platonicien qui a lu le Dante a recomposé son moi pour l'éternité.

Si j'ai tant insisté sur le personnage, c'est que comme un Atlas, il soutient de ses formidables épaules, tous les paysages de cette Décadence latine et qu'il enveloppe toute la philosophie, toutes les mystiques aspirations, tout l'idéal viril, enfin, d'un

grand penseur. Autour de lui gravitent des existences fières ou pitoyables. Pour ces nouveaux acteurs, les uns sont des types en évolution, cœurs bien avertis mais inégalement brûlés du feu divin, les autres d'ironiques et inconscients fantoches dont les masques ont le contour de quelques visages contemporains ! Les premiers, habituels protagonistes de l'éthopée, nous les rencontrons de roman en roman. Ils accomplissent des besognes héroïques, mais succombent à la tentation d'amour. La vulgarité pourtant ils se la défendent. Dans le Finis Latinorum, alors que l'heure suprême a sonné, qu'il s'agit de faire un pape digne de la latinité, bien mieux un pape catholique et universel, les conjurés s'oublient dans les bras des petites princesses italiennes : et c'est un grand coup d'épée dans l'eau du Tibre... Hélas ! la trompette qui sonna la victoire de l'amour dira-t-elle encore la défaite de ces « volontés de lumière ? » A ce point il faut renoncer au monde ou disparaître dans l'Inutile. L'aura-t-on rêvé en vain ce salut des races latines par la rénovation de la catholicité, et cette rénovation par la vertu même des œuvres laïques serait-ce une autre chimère ? Devront-ils le trahir, eux chevaliers d'absolu, le divin effort qui épouvanta la perversion des derniers dévots et la lâche ignorance des mauvais prêtres?...

Mais l'adjuration de Merodack restera sans réponse, puisqu'aucun, sauf le mage, n'aperçoit la route qu'un Dieu lui montre, la route abrupte et nue où l'on devient un Rédempteur, et qui est la renonciation même de l'individu à ses moins abstraits et parfois plus chers intérêts !

Quant aux autres, Décadents au sang bleu ou libertaires en bourgeron, ils paraissaient plus particulièrement dans le Vice suprême, Curieuse, l'Initiation sentimentale, Istar, le dernier Bourbon. Ils

sont jugés selon la norme hiérarchique, c'est-à-dire, les premiers dans le triste éclat de leur vice exaspéré, de leur incapacité politique, de leur indicible déchéance, les seconds dans la burlesque infatuation de leurs cerveaux étroits, dans leur insolence d'enfants terribles et de petits révoltés qui croient pouvoir gouverner l'empire, un certificat d'études à la main. « Dieux subtils! — s'écriait le pilote de la nef isiaque, avec le sourire du désespoir — dites aux entrailles des victimes, lequel des deux monstres avant l'autre au néant rentrera : le Ridicule ou bien l'Épouvantable! »

∴

Cette fresque composée de multiples panneaux qu'est la Décadence latine se déroule parallèlement à l'œuvre théorique du penseur et à son plus beau corollaire : le Théâtre de la Rose-Croix.

L'œuvre théorique se subdivise en deux séries d'ouvrages : dans l'Amphithéâtre des Sciences mortes règne la spéculation pure et se justifient logiquement les principes ; dans la Décadence esthétique, on critique les œuvres du temps présent, on les compare aux plus admirables productions des siècles révolus et l'on s'efforce à instituer des conclusions. Cette seconde rubrique fut la première inaugurée. Elle comprend les Salons de Péladan : ceux de 1881 à 1883 (plus tard réunis en un seul volume : l'Art ochlocratique), ceux de 1884 à 1895 ; et diverses brochures : Félicien Rops, les Musées de Province, la seconde Renaissance française et son Savonarole (lisez Emile Zola), les Musées d'Europe, le Procédé de Manet, Gustave Courbet, etc. Péladan avait entrepris encore une Introduction à l'histoire des peintres depuis les origines jusqu'à la Renaissance : il publia son Rembrandt, puis deux études (avec illustrations) sur

l'Orcagna et l'Angelico. Faute de temps il dut par la suite renoncer à pousser plus loin son travail.

Au mois de juillet 1888, Péladan prend le chemin de Bayreuth avec William Ritter, l'auteur d'Ægyptiaque et d'Ames blanches. Alors il connut Parsifal ! Et ce fut la seconde révélation de sa vie intellectuelle. Naguère sous le ciel italien, lui étaient apparus les magiciens de la couleur ; aujourd'hui, dans une petite ville de Bavière, les vieilles légendes scandinaves ou celtiques ressuscitaient à ses yeux conquis ; il apprenait la plus surhumaine musique qui se fût jamais accordée à la voix des hommes. Du même coup, il conçoit tout son théâtre en la méthode et la forme futures, et l'instauration des trois ordres : de la Rose-Croix catholique, du Temple et du Graal. Le premier il proclame la littéraire splendeur du poème wagnérien ; le premier il ose nommer, auprès des noms très illustres, un aède méconnu ; invoquant le huitième tragique après Eschyle, Sophocle, Euripide, Shakespeare, Corneille Racine et Gœthe. Il oppose Wagner à Zola, comme d'autres avaient dressé Nietzsche contre Wagner (du moins les deux Allemands se fussent-ils conciliés pour le massacre des Rougon-Macquart !) Aux panoplies wagnériennes, Péladan ravit le bouclier de son idéalisme : et l'arme germanique participe, en auxiliaire inattendue, à la défense des lettres latines. Parsifal demeurera porteur du gonfalon et le drame apparaîtra le chef-d'œuvre de ralliement, puisqu'il inclut la plus haute pensée mystique dans la forme artistique la plus parfaite.

Le 10 mars 1892 s'ouvre, chez Durand-Ruel, le premier Salon de la Rose-Croix. Sitôt le public afflue et les visiteurs prennent parti : les uns curieux et sympathiques, les autres déconcertés et blagueurs. Mouvements également explicables, en ce sens qu'auprès d'œuvres de haute valeur et signées

par les Carlos Schwabe, les Jean Delville, les Séon, les Alphonse Osbert, les Egusquiza, figuraient trop d'insuffisants essais, de productions hâtives où la bonne volonté, non plus que la sincère inspiration ne pouvaient parer à la science absente. Mais il fallait créer un mouvement, fomenter une croisade, c'est-à-dire rassembler les tendances analogues, — quitte à leur imposer de sévères obligations, ensuite ; la bienveillance et quelque mansuétude eussent pu à cet instant, inspirer tous les esprits ; la noblesse de l'idée conçue aurait dû commander le respect et défendre, non pas la critique, mais le rire. Rire est le propre de l'homme, a dit Rabelais : or en certaines conjonctures, il n'est l'enseigne que de l'imbécile ou du sauvage. Plusieurs l'oublièrent, non pas à leur honneur.

En même temps qu'il ouvrait ce Salon, Péladan organisait représentations et concerts. Le premier encore il s'efforçait de rendre à la vieille musique sacrée le lustre que l'indifférence ecclésiastique et la timidité des chefs d'orchestre ont cessé de lui conserver. Le 17 mars 1892, nous entendîmes la Messe du Pape Marcel, chantée a capella, par quarante voix ; on célébra les anciens maîtres et Beethoven, César Franck et Richard Wagner. De grands artistes avaient offert leur science à l'œuvre résurrectrice de Péladan : c'étaient Vincent d'Indy, Benedictus, Christ-Gallia, Mme Saillard-Dietz, la pauvre Augusta Holmès .. Alors pour la première fois on connut la délicieuse pastorale chaldéenne : le Fils des Etoiles.

Quand s'ouvrit, au mois de mars 1893, le second Salon de la Rose-Croix, il fallut bien convenir que la valeur des envois avait sensiblement haussé. A dix ans de distance, le catalogue illustré de ce salon peut encore en témoigner. Aman Jean, Fernan Khnopff, Armand Point y affirmèrent haut mérite.

Mais la chose admirable entre toutes fut le portrait de Péladan lui-même par Marcellin Desboutins : il faut remonter jusqu'aux splendeurs de la renaissance vénitienne pour croiser une pareille aristocratie de modèle et d'exécution ; cette œuvre-là ne restera pas seulement le chef-d'œuvre de notre iconique contemporaine : sans conteste, on la doit égaler aux plus prestigieux des Titiens.

Cette année-là le Dôme central, sur, une scène improvisée, vit l'inédite Babylone. On n'a pas oublié la tragique grandeur que savait revêtir, dans le rôle du Sar, le jeune Hattier, mort hélas, avant que fussent satisfaites ses premières espérances... Le succès de la pièce, chacun le sait : unanimes, le public et la critique crièrent leur enthousiasme devant cette œuvre aux vastes horizons, à l'action poignante et impétueuse, au langage profond et grandiose. Les appréciations publiées sur Babylone ont été, en librairie, jointes à l'ouvrage : elles commémorent à peu près sans restrictions cette soirée digne des temps classiques.

On peut après cela s'étonner que de ces généreuses tentatives soit resté à leur instigateur la réputation d'un simple plaisant ou d'un habile arriviste. Certaines bouches trouvaient évidemment quelque avantage à mésinterpréter les gestes les plus sincères.

Péladan avait, pour former plus aisément le faisceau des bonnes volontés, constitué trois groupements esthétiques dont l'intitulation comme les statuts affectèrent un libellé intentionnellement archaïque (Rose-Croix, Temple et Graal). On s'éleva contre cette organisation desuète ; contre elle on manœuvra le bélier du ridicule ; pour vaincre l'esprit trop menaçant on battit en brèche la lettre et les formules ; et la bêtise des attaques devint stupéfiante !

Dans le même temps, l'écrivain décida qu'il signerait officiellement tous ses livres : Sar Péladan. Oh !

la tempête de récrimination qui suivit ! Les annales de la littérature n'avaient pas encore vu pareil scandale ! Péladan tint bon. Alors on s'enquit de sa vie privée : il fut notoire qu'il portait chez lui de longues robes orientales et l'on hurla au travesti ! Que répondre à cette irrémédiable sottise ! Balzac, d'Aurevilly, vingt autres adoptèrent la robe, ce commode vêtement d'intérieur ; Loti garde au bur-nous sa préférence et l'on a vu des parlementaires siéger dans l'hémicycle sous le sarrau du rustre ou la défroque exotique du musulman ! Pour ces audaces les inquiéta-t-on jamais ? Mais de nos jours un esprit traditionnel et un peu brusque, ne saurait pour la draperie la plus modeste trahir les pans de sa redingote — sinon, le peuple aux barricades !

Quant à ce vocable de Sar dont Péladan fit précéder son nom, qu'exprimait-il de si pervers et redoutable pour déchaîner un si beau vacarme ? Il y eut d'incompréhensibles colères et des insinuations niaises. Et personne n'aperçut le véritable caractère de la manifestation : l'apparence de ce coup d'État littéraire n'enfermait rien qu'un vaste geste d'ironie ! On écrivait, je crois, sur l'ironie dans l'œuvre de Péladan un joli chapitre où montrer comment cette forme socratique de l'élucidation morale a si souvent inspiré les curieuses façons, étiquetées « fumisteries » par des esprits trop bienveillants. Rappelez-vous la scène fameuse où, dans le Vice suprême, Mérodack révolutionne tout un spectacle théâtral par ce cri puissamment claironné : « Ohé ! ohé ! les racines latines ! » Elle éclaire à souhait bien des intentions. Mais je m'attarde à dissiper des inquiétudes qui depuis longtemps se calmèrent et dont les plus tenaces se sont muées en vifs mouvements de sympathie avec la disparition sur les récents ouvrages de Péladan, du terrifiant monosyllabe.

Les Salons de la Rose-Croix ouvrirent leurs portes quatre années encore : devant les difficultés qu'il rencontrait à grouper un ensemble d'œuvres vraiment dignes du haut idéal proposé, — devant aussi les excessives et décourageantes critiques de la presse et du public, Péladan résolut d'interrompre un effort apparemment prématuré.

Peut-être l'idée de ces véritables gestes esthétiques sera-t-elle reprise quelque jour, avec des éléments nouveaux et pour le plus grand bien des traditions gréco-latines, espérons-le!

∴

Comme une introduction à la fois et un commentaire aux tentatives de la Rose-Croix, Péladan publie les grands traités qui constituent l'Amphithéâtre des Sciences mortes. Déjà en 1891 avait paru le Comment on devient Mage, et ce titre ne laissa pas non plus d'étonner. Venait-il défier le moderne scientificisme ? Les journalistes qui ne lurent pas l'ouvrage (est-ce qu'un journaliste lit jamais quelque chose ?) l'imaginèrent consacré aux pratiques de la sorcellerie et se répandirent, sur son auteur, en effarantes hillevesées. Là encore peu de gens comprirent le sens très simplement symbolique de l'expression : le Mage, cette figure prodigieuse et solennelle des bas-reliefs chaldéens, ce demi-dieu qu'à la Chambre des Députés, Eugène Delacroix a dressé dans l'attitude même du Mystère, le Mage, je l'ai dit plus haut, c'est le Moi qui se cultive, non pas à la façon sceptique, élégante, voluptueuse et un peu triste de M. Barrès, mais dans le sens de la Volonté et du Devenir supra-terrestre. Il y a un roman de Balzac qui pourrait préluder à la lecture du Comment on devient Mage : je veux dire le Louis Lambert, cette singulière histoire d'une jeune âme ardente et tourmentée. Mais ce que Bal-

zac n'avait fait que pressentir, Péladan l'élucida; il restitua les règles et promulgua un système; et son livre pourrait se sous-titrer: manuel ou mieux: métaphysique de l'individualisme.

Ouvrage mystique, ce traité commandait le mépris de l'actuelle époque, la haine du collectif, l'indifférence du mouvement social, la méditation solitaire, l'effort ascétique, la culture incessante de la sensibilité et de la volonté, la religion de l'idée, la prière, la métamorphose de la douleur par l'exaltation, la rédemption par l'orgueil, mais aussi par la charité intellectuelle. — Ceux que n'aveuglait point contre l'auteur du Vice suprême un irréductible parti pris, furent frappés de la force et de la magnifique originalité dont témoignait ici le polémiste; une pensée puissante et illuminée réalisait les espérances qu'avaient permises les romans de la Décadence latine. Certes le livre ne s'adressait qu'à quelques-uns, aux meilleurs: mais il enseignait la domination de l'instinct, c'est-à-dire de l'humanité dans sa partie maudaise ou souffrante; au nom de la hiérarchie et de l'harmonie, il ne faut par le monde que quelques pantarques: en ceux-là du moins, que repose le salut des consciences obscurées! Au cartouche de leur œuvre britlera la promesse parsifalienne: Rédemption au Rédempteur!

Ainsi se reliaient les deux pôles de la Puissance supérieure: la force et la charité. D'un principe identique, selon une différente application, va naître le second traité: Comment on devient Fée. Nouveaux émois à son apparition: il énonçait touchant la Femme des vérités sévères! Le cerveau féminin (s'il y a un cerveau féminin) sortit quelque peu malmené de l'aventure et tels chapitres, en l'occurrence, me paraissent avoir définitivement épuisé la matière! Mais l'éthologue indiquait à

l'activité féminine des voies glorieuses et profitables : le dévouement à l'art, la protection des grands esprits, le souci intelligent de la beauté plastique : « Sois une statue et un tableau et un poème, vivant sur un rythme paisible et doux. Sois aussi belle que tu pourras; mais que ta beauté rayonne l'idéal. » Le livre montrait encore l'vanité du désordre amoureux; l'homme et la femme sont des bourreaux réciproques; la passion doit se transposer en charité : l'amour demeure; mais sublimé, éthéré, il servira l'harmonieux développement de notre personne spirituelle. Le Mage, la Fée ne doivent point souffrir, en quelque sorte volontairement, à cause des désirs inférieurs; il est une artiste sentimentale qui coordonne et, s'il le faut, couvre d'un nuage léger d'encens purificateur, les mouvements physiques et les possibles défaillances. « Pour la volupté, la seule règle sera de savoir si elle augmente notablement la vibration animique, si vraiment elle engendre des états d'âme impossibles autrement. Au cas le plus fréquent la chair enlize le sentiment, au lieu de l'exalter. A cette marque on doit s'arrêter. » Mais le devoir suprême de beauté, (et la beauté n'est-elle point tout l'enchantement de la vie?) le devoir suprême se résume en pieuse fidélité, en sublimes dévouements. Toute la mission de la Fée s'exprime dans le mot de Kundry : dienen — servir !

Comment on devient Artiste et l'Art idéaliste et mystique paraissent en 1894. Ces deux livres qui doivent compter chez Péladan parmi les quatre ou cinq sommets de son œuvre, contiennent toute la doctrine esthétique de Rose-Croix. Le premier retourne plutôt au discours moral et philosophique, le second se commet plus spécialement l'élucidation technique. Résumer en peu de lignes la matière de ces gros traités, condenser avec science les lumineux

aperçus et les dissertations enthousiastes, exige quelque témérité : je m'attacherai aux points essentiels.

L'Art se doit au même office que la Religion : magnifier l'élément divin dans les choses et y faire participer autrui : « Je soutiens l'identité de la religion et de l'art, et je déclare mauvais le prêtre qui n'entend pas les chefs-d'œuvre, et je déclare inférieur l'artiste qui n'entend pas le divin. » Il y a une hiérarchie des œuvres et qui proportionne les mérites à la plus ou moins grande somme d'élément divin que les œuvres enferment. Niera-t-on que la Descente de Croix du primitif exprime plus d'enthousiasme et le transfuse plus aisément que le navet orné d'un couteau ? La Neuvième Symphonie d'un Beethoven, le Requiem d'un Johannès Brahms n'approchent-ils point l'Absolu d'une sorte plus indubitable que Mme Favart ou la Belle of New-York, de récente mémoire ? Tout le secret de la beauté tient dans cette antithèse ; car le bas ne peut point valoir le haut, le vulgaire et le cocasse contredisent le noble et le sévère ; lever la jambe et faire un signe de croix s'excluent sans retour. Quant au mystère qui plane sur toute œuvre, n'est-il pas l'aiguillon le plus propre à dresser les cœurs et les âmes, loin de la réalité déprimante, vers les sphères supérieures de la pensée et de l'action ? Or celui qui toujours regarde en bas ne saurait voir que des choses basses ; une même et misérable vision confond l'artiste et le spectateur. Non pas que la morale apparaisse le but de l'art ; l'œuvre d'art est morale par une conséquence fatale de sa propre beauté ; il n'y a pas à priori d'intention, mais la coïncidence demeure nécessaire. Pour l'œuvre immorale, qui dans une belle forme inclura l'idée perverse ou bien encore une belle idée dans une forme laide, c'est-à-dire perverse, nous lui

dénions la qualité d'œuvre d'art. L'œuvre de caractère idéaliste et mystique vaut avant toute autre, puisqu'en réalisant la plus haute et la plus pure conception, elle augmente et perfectionne par surcroît notre personnalité spirituelle. Celui qui ne se connaît ni la force, ni le talent de créer selon l'idée et la forme sublime, doit avoir le courage et la conscience de renoncer à un effort désormais banal et dangereux. L'amateur, cette plaie du temps moderne, tombe le premier sous le coup de l'anathème; mais la triste époque qui ne veut des hommes qu'à sa taille et les techniciens habiles qui eurent la lâcheté d'accepter la compromission, de se vendre littéralement en esclaves, peuvent dire avant tous un terrible *mea culpa*.

L'artiste n'est pas seulement celui qui crée; donner aux Maîtres sa dévotion, vivre pour les seules émotions supérieures, se composer une harmonieuse atmosphère où ne passe point le souffle impur des pensées dégradantes, prouve le bon entendement et la haute vertu. Le banquier, l'homme du club, le sportsman autant que le journaliste sont rebelles pour jamais à l'entraînement aristique!

Le quatrième tome de l'Amphithéâtre nous apporte une Politique. A cette science Péladan propose ses méthodes traditionnelles et, partant de points de vue toujours identiques, découvre des solutions concordantes. L'œuvre résume en les unifiant Aristote et Spinoza et Fabre d'Olivet. S'il est une loi morale, elle doit valoir également pour l'individu et pour l'État, c'est-à-dire le collectif. « La politique n'a pas d'autre définition que celle d'éthique collective. » En matière de politique internationale, l'auteur se montre résolument pacifiste: « Les rapports de peuple à peuple devraient être semblables à ceux de province à province, dans le même État. » Néanmoins, si l'on considère toute

l'œuvre de Péladan, une évolution s'aperçoit — depuis Curieuse jusqu'au Livre du Sceptre et aux plus récents écrits. Celui qui tant de fois prononça contre le service militaire et l'armée, un impé-rieux et passionné réquisitoire, paraît, devant les derniers événements extérieurs admettre la néces-sité au moins actuelle des armées permanentes. — Dans l'État, l'individu possède les droits propor-tionnels à ses facultés, à sa valeur intellectuelle et morale. La justice équivaut à l'harmonisation des pouvoirs et des droits. En fait, le peuple n'a d'au-tres droits que ses besoins. « Tout ce qu'il y a de chrétien et de légitime dans les revendications populaires se résume dans une seule formule, le droit au travail, même pour l'ouvrier âgé. » Mais les villes, ces monstres tentaculaires qu'a chantés Verhaëren, retiennent l'ouvrier comme une proie ; peu de travailleurs voudraient troquer les satisfac-tions malsaines de la cité, contre la vie calme et forte des campagnes ! Là pourtant réside le salut.

La bourgeoisie, stupide et cynique, sera bien plus difficilement éducable que le peuple ; celui-ci, grand enfant, les nobles idées peuvent l'émouvoir et le hausser ; le bourgeois manie un bloc d'idées toutes faites et basses : celles de son journal ; il repousse le geste héroïque comme un outrage à sa médiocrité ; en cet homme, l'ariste éprouve l'en-nemi vraiment héréditaire.

Quant à l'aristocratie, hélas, elle est morte avec 1780 et ses derniers membres, aveugles, imbéciles et paillards, ne paraissent guère songer à lui rendre son ancien prestige. Les prêtres eux-même sont dis-crédité l'Église ; ils la feraient mourir, si elle n'était éternelle. Désormais, faut-il souhaiter le réformateur ? Et Grégoire VII est-il à jamais cloué dans son tombeau ?

Quoi qu'il en soit de notre histoire contempo-

raine, Péladan a voulu voir les principes, les justifier encore, envers et contre tous ; et la conclusion pratique qu'il propose, la voici : Le principe théocratique comme pilier de tout l'édifice ; l'individu libéré de l'État réduit au minimum d'action ; c'est-à-dire fédéralisme à la base et théocratie au sommet — ce qui donne satisfaction aux conservateurs et aux progressistes.

Au commencement de 1898, Péladan s'achemine vers l'Orient. Un rêve bien longtemps caressé se réalisait ; le Chaldéen de Provence regagnait sa véritable patrie de passé et de gloire (1). « L'aurore me montrera cette terre sacrée, où sont nées les pensées nourricières de mon âme et d'où vient le pur froment de ma vie spirituelle. Ad Magistrorum Magistros, je vais aux maîtres de mes maîtres, à ceux qui instruisirent Platon et qui pouvaient traiter les Grecs d'enfants. Mirage de l'étude ou radiance prodigieuse d'une entité verbale, sur son fidèle : j'éprouve la joie nerveuse, la palpitation irraisonnée et animale, qu'on appelle patriotisme, Vainement suis-je né dans le brouillard lyonnais ; je ne vais pas en Égypte : j'y reviens. Ce voyage, je le sens un retour. » (La Terre du Sphinx). Cependant la mer de Sicile et ses golfes d'or que dominent des ruines roses, l'Égypte et ses plaines infinies, sans ombre, la Palestine, terre promise où la nature pleure éternellement, la Grèce où les souvenirs passent en chantant dans le feuillage des oliviers, — reçoivent tour à tour un hôte mystérieux et grave. A Athènes, il parle des conditions de la renaissance hellénique devant une très noble assemblée et propose Mounet-Sully pour l'Ordre du Sauveur. En Égypte, il interroge le grand Sphinx :

1. Il est au moins curieux d'observer la coïncidence par laquelle Péladan porte un nom exactement chaldéen et les traits caractéristiques de la race qu'il a célébrée.

des lèvres de pierre tombe, ironique et précise, la condamnation de ses méthodes — qui furent trop obstinées dans leurs formes antiques ; c'est encore pécher que ne pas réussir... En Palestine, il fait une découverte si étonnante qu'à toute autre époque elle eût bouleversé le monde catholique ; il retrouve l'authentique tombeau de Jésus, en la mosquée d'Omar. De nos jours un tel événement indiffère ; la routine, le « je m'en fichisme » du haut clergé, son mauvais esprit systématique, voilà-t-il pas le triple et suprême Antechrist — qu'aucun laïque ne vaincra ?

Revenu à Paris, le pèlerin entreprend la relation de son voyage : successivement il publie la Terre du Sphinx et la Terre du Christ ; quatre autres tomes sont annoncées : Orphée, Moïse, le Dante et les Papes y paraîtront, divins éponymes (1). En outre Péladan continue d'enrichir son Amphithéâtre des Sciences mortes : l'Occulte catholique marque un tournant capital dans l'évolution spirituelle de son auteur. On se propose ici de concilier l'Occulte et la Religion, en montrant la valeur parallèle de leurs doctrines. Celles-ci doivent se compléter mutuellement. « L'occulte est l'esprit même de la religion et la religion est le corps même de l'occulte. L'occulte est la tête où se conçoit le mystère, la religion est le cœur où le mystère se dynamise. »

L'occulte conçoit et explique, la religion fait voir et sentir Dieu. Pour la magie, qui est la pratique de l'occulte, elle connaît certes bien des secrets : les uns ne sont pas bon à révéler, les autres ne vaudraient pas à la basse application pratique que l'époque impérieusement exigerait d'eux. « Je crois

1. Tous ces ouvrages sous une rubrique nouvelle : *les Idées et les Formes.*

donc, ajoute l'auteur, que le mage doit être modeste et ne rien promettre d'un art qui ne tient plus aucun de ses emplois ». Il faut d'ailleurs réprover les pratiques magiques, à tout point de vue dangereuses. Qui peut répondre à l'appel de l'évocatéur, sinon les maléfiqúes, toutes les larves de l'intermonde? L'expérience peut trop aisément tourner au désavantage de celui qui incante. — L'Occulte catholique est semée de ces brèves et fécondes formules à la Pascal, dont Péladan a retrouvé bien souvent le style net, mathématique : « Le juste est celui qui ne verse pas le sang et qui ne fait pas verser de larmes. L'élú est celui qui conserve la vie autour de lui et qui essuie les larmes. Ne pas être méchant c'est être homme ; être hon, c'est être demi-dieu. Il y a peu d'hommes et moins encore de demi-dieux. » Le demi-dieu c'est donc le mage ; mais la magie, cette science d'avant Jésus que signifie-t-elle depuis le Sauveur ? « L'intelligence a devancé la Foi, dans l'étable de Bethléem ; les mages ont été les premiers adorateurs de Jésus ; mais peut-être sont-ils venus abdiquer devant lui, leur antique mission, puisque le Christianisme devait réaliser la totalité des initiations ; et peut-être la magie est-elle, depuis, une usurpation sur l'Eglise ; peut-être? L'Eglise la possède sans la comprendre et la garde sans s'en servir » Aussi bien le mage éternel et vraiment maître de tous les Mages, c'est Jésus. « Il ne sacrifie ni chevreau ni poule noire, il se sacrifie lui-même : et si l'on peut devenir Dieu : c'est en étant à la fois son propre sacrificateur et sa propre victime. » Victoire revient donc à l'Eglise catholique ; l'occulte ne conserve plus qu'une valeur de pure spéculation. Mais cette valeur reste réelle et intégrale : l'une sans l'autre, l'occulte et la religion demeurent incomplètes.

Le dernier ouvrage paru dans l'Amphithéâtre, est le Traité des Antinomies. Il s'emploie à peser la juste importance d'un Descartes, d'un Kant, d'un Haeckel. Toute méthode tirée des sciences est fausse; la seule méthode fut enseignée à Delphes. « Connais-toi ». L'homme peut s'offrir à lui-même en premier et vivant commentaire du Cosmos. L'auteur rompt en visière au syllogisme et termine en examinant tour à tour les antinomies de la psychologie, de la morale et de la métaphysique.

Ainsi s'édifie peu à peu cet Amphithéâtre des Sciences mortes qui restera, sans nul doute, comme un des plus beaux monuments de la pensée française au XIX^e siècle. Nierai-je ses quelques défauts? Ceux-ci trop clairement apparaissent : parce que l'ensemble voulut se mieux subordonner à un plan rigoureux, le détail parfois n'a point reçu l'ultime coup de ciseau. Qu'importe? Les lignes et les masses doivent surtout ici valoir; pour le reste écoutez Péladan : « Mon discours ressemble à une armure primitive, inégalement martelée, où les rivets visent plus à la solidité qu'à la symétrie : n'envisageant que ton profit, je n'ai pas le temps de songer à ta critique. » D'ailleurs l'ingéniosité, la profondeur, l'intérêt philosophique des développements ne laissent guère voir les négligences, que bien après lecture, à la réflexion.

Je n'oublierai pas de mentionner l'admirable série d'études d'art que Péladan a données, depuis quelques mois, à diverses revues; on en trouvera le détail à la bibliographie; réunis en volume, ces articles ajouteront un nouveau fleuron, le plus beau peut-être avec l'Art idéaliste, à la couronne de la Décadence esthétique complétée si efficacement par des conférences récentes.

Je ne dirai plus qu'un mot, du théâtre : Péladan a restitué les deux volets disparus de la trilogie

eschylienne, et ce me semble, entre tous, un assez fameux titre de gloire. Pour la pensée, c'est bien le chef-d'œuvre du dramaturge. Œdipe et le Sphinx, au mois de juillet dernier, triompha inoubliablement. Le grand Paul Mounet a créé en la circonstance l'un de ses rôles les plus remarquables.

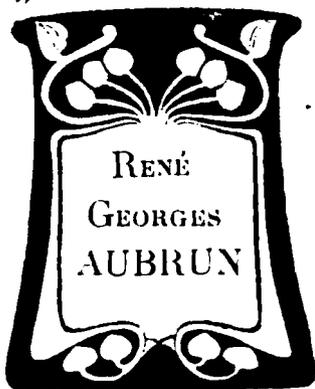
Nîmes où depuis quelques jours nous convie la belle affiche de Paul Vulliaud, Nîmes, cette année-ci, verra Semiramis; et nul ne doute que ce nouveau public, aussi éclairé que celui d'Orange, n'accueille avec l'enthousiasme qui caractérise les races méridionales, l'émouvante histoire de la reine assyrienne. Mme Segond-Weber, de la Comédie-Française et M. Albert Lambert fils, du même théâtre, tiendront les deux principaux rôles.

Telle est, brièvement exposée, l'œuvre de Péladan. Un pareil labeur, un effort si continu et si fidèle à l'idéal élu, peut à bon droit fixer l'attention! Les résultats de l'effort ne sont pas moins appréciables : si le matérialisme qui sévissait dans l'art, vers 1880, s'est trouvé battu en brèche par un mouvement analogue à celui des préraphaélites anglais, on doit à Péladan cette heureuse aventure. Et si le théâtre idéaliste, de fabulation antique, a trouvé de nouveaux fidèles, l'honneur revient à Péladan d'avoir résolument ouvert une voie où l'ont accompagné Edouard Schuré, un maître, Henri Mazel, l'auteur de l'Hérésiarque et de la Fin des Dieux, Jean Moreas et quelques autres.

Oserai-je dire, avant de quitter mon lecteur, l'homme intrépide et altier, le rude joueur qui resta si longtemps incompris, et ne faiblit point! Quand le boulevard, d'un œil septique, avec de l'ironie méchante aux lèvres, cherchant le moindre défaut en la cuirasse, ne voulait pas voir l'énorme tâche réalisée, — cet homme qui chaque année composait, sans récompense, un roman, une tragédie,

un long traité théorique, des brochures et donnait entre temps, des conférences, montait un théâtre. instituait un Salon, restaurait un ordre, cet homme, dis-je, conscient de son apostolat, dédaigneusement passait. Aujourd'hui l'on aperçoit toute la belle charité qu'il a voulue dans son œuvre et beaucoup qui furent hostiles ont renoncé avec éclat leur ancienne attitude. Dirais-je enfin la suprême bonté de l'homme intime, son amitié chevaleresque et sûre, son âme de preux, la noblesse incessante de sa pensée ? Je ne crois pas devoir cacher ces circonstances. Et ce sont toutes ces choses que ceux qu'il a reçus dans sa familiarité, ne peuvent évoquer sans une grande émotion. Par l'amitié ne communions-nous pas encore avec ce lourd Mystère de la Vie — qui emprisonne notre intelligence — et n'avons-nous point dit que l'office même de la Beauté se résume à célébrer dans toutes ses espèces, le Mystère ?

Au fronton du Temple, à Saïs, l'inscription brille éternellement :



Τὸν ἐμὸν γιγῶνα οὐδεὶς ἀπεκάλυψεν !

SEMPER AMIS

Je suis du sexe des héros
Des demi dieux, des fondateurs d'empire,
Je suis du sexe de l'épée!
Là où naissent les rois

mon génie m'a monté.

Je n'dois rien au sort
ma gloire je l'ai faite!
Mon sexe, c'est ma volonté!

Autographe de PÉLADAN.



OPINIONS ET DOCUMENTS

De M. Maurice Barrès :

J'admire chaque six mois le désordre lyrique et la vigoureuse insolence de M. Péladan. Dans cette suite de romans, en quelque sorte catholiques, M. Péladan se plaît à enfler tous les vices pour les fustiger rudement et témoigner ainsi de sa vertu qui est particulièrement de se garder chaste et dédaigneuse. Si je ne m'abuse ce brillant cavalier est avec M. de Guaita, l'ultime platonicien. Vous avez, Péladan, de la verve et du bagage ; mais peut-être un esprit hâtif et trop de système.

(*Le Voltaire*, 17 mars 1886).

De M. Jean Lorrain :

Je n'eus pas à présenter M. Péladan au public dans la préface du *Vice suprême*, un livre unique, extraordinaire, diffus, confus, frisant parfois le chef-d'œuvre et plus souvent le ridicule, une œuvre folle, profonde, géniale et pleine de trous : Balzac et Eugène Sue mélangés de féerie, de magie, quelques-uns ont écrit de galimatias. Non, le mot est trop dur pour l'écrivain précieux des critiques d'art du journal *l'Artiste* et de *l'Histoire de Marion de l'Orme*. Mais il n'en est pas moins évident que M. Péladan n'est pas de ce siècle : il est de la Renaissance. Ses tableaux de décadence latine vigoureusement enlevés ont la grandeur magistrale d'une fresque ; mais de la fresque aussi ils ont l'exagération voulue et le convenu de décor. L'artiste obs-

curcit quelque peu l'œil de l'observateur chez M. Péladan : c'est à travers Buonarotti, Vinci, Luini et Donatello qu'il voit la femme et c'est dans la langue du Shakespeare et du Dante qu'il l'a fait parler. Interpréter avec la plume d'un raffiné de la cour des Borgia la bête et banale corruption de ces temps modernes, cela n'est pas donné au premier venu.

(*L'Événement*, 16 juillet 1887).

De M. Jules Bois :

J'admire profondément M. Péladan d'avoir conçu une œuvre magistrale, quoique tourmentée, avec deux uniques personnages. Je l'admire encore plus d'avoir créé pour sa personnalité mystérieuse et vibrante le roman lyrique, qui est le seul moule con-



Caricature de GUILLAUME.

venant à ses élans psychiques et à sa forme. Lorsque M. Péladan sort de l'ode, il se perd, se médiocrise. Un plus large rôle que celui de conteur vulgaire, est réservé à M. Péladan. A travers nos petites, nos imbécillités, nos lâchetés, il se dressera, la garde haute, capable d'élever comme de terrasser, à l'état d'Ezechiel moderne, visionnaire au verbe tempétueux, qui dira des leçons redoutables à nos

Jérusalems rivales des Sodomes... Aussi puissant que le prophète hébreux, son effarement à lui aura de plus une grâce insigne. Tandis qu'Ezechiel se fait attacher sur la place publique et y mange ses excréments, M. Péladan, épris des symboles liturgiques, incantera par les femmes et les parfums.

(*L'Actualité*, 7 février 1887).

De M. Anatole France :

Le sens commun n'est pour un artiste qu'un mérite secondaire, et M. Joséphin Péladan est un artiste. Il est absurde si vous voulez, et fou tant qu'il vous plaira. Cependant il a beaucoup de talent. Écrivain de race et maître de sa phrase, il a le mouvement et la couleur. Qu'on lui passe ses manies bruyantes, qu'on lui pardonne sa rage de fabriquer des verbes comme *luner*, *rener*, *ceinturer*, et l'on rencontrera çà et là, dans son livre (*La Victoire du Mari*) des pages d'une poésie magnifique... Ces livres de M. Joséphin Péladan, il faut les prendre pour ce qu'ils sont, des féeries sans raison, mais pleines de poésie. Ces féeries sembleront parfois bien compliquées ; elles manquent de naïveté, de candeur, de bonhomie. C'est la faute de l'auteur qui est éloquent et somptueux à l'excès. C'est aussi notre faute. Un merveilleux plus simple nous semblerait insipide et l'on nous ennuerait si l'on nous contait Aladin, par exemple, ou les trois calenders borgnes.

(*La Vie littéraire*, — troisième partie).

De M. Teodor de Wyzewa :

Tels qu'ils sont, les romans de M. Péladan constituent d'un bout à l'autre une protestation pour l'idéal contre la réalité présente, pour la beauté contre la science, pour la honte contre l'égoïsme.

M. Péladan est le premier en date des romanciers néo-chrétiens : depuis dix ans, il affirme, sous la risée universelle, des sentiments et des principes qui sont en train de conquérir toutes les âmes un peu généreuses. Les historiens de notre littérature pourront le considérer comme un précurseur. Voilà ce qu'il m'a semblé comprendre. Et je me suis senti plein d'indulgence, par surcroît, pour les jabots de M. Péladan, pour son titre de Sar, pour la Chaldée tout entière : la vraie patrie, après tout, c'est le pays qu'on désire. — Il n'y a personne parmi nous qui ne cherche à se faire valoir, et tous les moyens



*Richepin Péladan et Catulle Mendès
Me pardonnent pour ~~Catulle Mendès~~ ~~Richepin~~
Le cheval*

Catulle Mendès

Péladan.

Richepin.

VERLAINE Dessinateur.

(Collection VANIER.)

nous sont bons pour recommander notre marchandise. C'est la loi des temps nouveaux. Le moyen qu'a choisi M. Péladan est encore le plus classique. M. Péladan l'a emprunté aux grands platoniciens de la Renaissance, à Paracelse, à Scaliger, à Léonard qui tous s'entouraient de mystère pour être

vus de plus haut et finissaient par se découvrir une origine impériale ou céleste. Et la marchandise que nous recommande M. Péladan a du moins le mérite de n'être point grossière ni banale. Il faut beaucoup pardonner à ceux qui combattent pour le Christ, je veux dire pour l'amour et pour la beauté.

(*Le Figaro*, 27 mai 1893).

De M. Edmond Picard :

L'œuvre de Péladan (*Babylone*), en ses harmonieux et crépusculaires méandres, où se retrouvent sans peine les esprits attentifs, raconte cette évolution saturée d'étonnement et de merveilleux. Elle explique avec une incomparable magnificence de lan-



16. — Enfin, M. Joseph Péladan et son orchestre de la Bas + Croix, ont chargés, par M. Curru.

18. — De réplir la Messe du Sacre qui sera prononcée à Notre Dame, le Jeudi saint de sa réédiction à la Promesse.

Caricature par CARAN D'ACHE (*Figaro*).

gage, la transsubstantiation d'une idée religieuse, quand, au hasard des aventures historiques, deux races devenant contiguës, il se fait un passage de dogme, de l'une à l'autre. En un panorama ennobli de grandes lignes et à personnages rares, il concentre l'immense phénomène du Christianisme s'emparant des rites du Sémitisme pour les purifier et les diviniser en douceur et en mansuétude.

C'est très beau une œuvre de cette envergure,

surtout quand elle vogue au ciel de l'art dans les draperies superbes d'une langue simple, sonore et soyeuse comme la musique wagnérienne.

(*L'Art Moderne*).

**Lettre de M. Emile Burnouf,
ancien directeur de l'Ecole d'Athènes
à M. Péladan.**

Vous voulez bien me demander mon impression au sujet de votre Trilogie eschylienne de *Prométhée*. Je ne vous cache pas que j'en abordais la lecture avec une certaine terreur ; nous avions le *Prométhée enchaîné* complet, mais des deux autres pièces il ne nous restait rien du tout, et il me paraissait effrayant d'en entreprendre la restitution. J'ai donc lu votre double composition encadrant l'œuvre d'Eschyle. Eh bien ! mes appréhensions se sont dissipées. Je trouve à votre œuvre le caractère grec aussi complet qu'on peut le désirer. L'œuvre d'Eschyle avait certainement quelque chose de métaphysique, dirais-je, d'ésotérique ; ce qu'il en reste le prouve assez.

Les grands esprits de cette époque étaient sûrement initiés aux « doctrines secrètes », conservées dans les temples et transmises par les initiations. Les poètes dramatiques en laissent souvent transpirer quelque chose dans leurs écrits. Vous avez, par conséquent, été en droit de faire de même dans une trilogie où il n'y a que des dieux, qui se passe dans un monde surhumain, aux confins de la terre, sur ces sommets du grand Caucase qui ont été les conducteurs des mythes depuis l'Asie centrale jusqu'en Occident. Et, en outre, ces Dieux sont des Titans, les plus vieilles conceptions de la religion grecque. Enfin, il s'agissait de Prométhée, et par conséquent, de la puissante théorie du feu universel. Ce Titan n'est pas seulement le Porteur de Feu : la tradition

le donnait comme ayant modelé l'homme et la femme.

Je n'ai rien trouvé dans votre composition qui ne soit conforme à la tradition et aux usages du théâtre grec du temps de Périclès. Peut-être aurez-vous à changer quelques mots trop modernes pour le sujet traité : je dis « quelques mots » ; je ne dis pas même quelques phrases, à plus forte raison une seule scène. Il n'y a rien de superflu dans le développement que vous avez donné à l'idée antique et je ne vois pas non plus ce qu'on y pourrait ajouter. Votre tentative était hardie, beaucoup plus hardie que celle de M. Leconte de Lisle, qui n'a eu qu'à traduire et qu'à réduire une trilogie complète du même auteur : il l'a fait non sans succès. Le public a bien accueilli les *Erinnyes*. Pourquoi n'accueillerait-il pas le *Prométhée* dont la portée est beaucoup plus haute ? A moins donc qu'il ne la trouve trop haute, et ne s'avoue ainsi inférieur aux Athéniens d'il y a deux mille ans. *Di omen...*

Mes sincères compliments.

ÉMILE BURNOUF.

De M. Paul Flat :

Si, dans une étude sur M. Péladan dramaturge, nous marquons les préférences de M. Péladan critique et ses prédilections d'artiste, c'est qu'il n'est pas indifférent de les connaître. Elles constituent chez lui un ensemble, une doctrine, dont les diverses parties sont étroitement liées — car jamais unité plus rigoureuse ne commanda un développement. — D'abord cette conviction profonde, support de toute son esthétique, et marquant le plus beau contraste avec l'étroitesse de la conception universitaire : à savoir que le seul enseignement littéraire est inhabile à donner une culture, et qu'il ne saurait être

isolé de son complémentaire : celui des formes et des sons. Ce sont notions dont on commence aujourd'hui à contrôler la valeur, et qui ont pris quelque consistance avec la formation du goût musical en France depuis une vingtaine d'années. Mais ceux-là seuls en purent tirer un véritable profit qui le sentirent instinctivement, non par la froide vertu du raisonnement. Par là, M. Péladan est bien, comme Gabriel d'Annunzio, chez qui nous avons noté une identique tournure d'esprit, dans la pure tradition latine, et nous le voyons se rattacher à la théorie fameuse d'après laquelle les effets des différents arts sont « réciproques et réciproquement convertibles ». Merveilleuse vitalité d'une doctrine que l'auteur des *Curiosités esthétiques* eut le mérite de proclamer quand nul autre en France, sauf peut-être Théophile Gautier et Gustave Flaubert, ne paraissait la soupçonner et qui, sans doute, prolongera son influence sur la production de l'avenir !...

Avant d'être un écrivain, c'est-à-dire un spécialiste utilisant de petits signes noirs pour traduire sa pensée, M. Péladan fut d'abord un artiste, c'est-à-dire un homme de culture générale réagissant à toutes les manifestations de la Beauté. Comme nous avons vu précédemment M. Gabriel d'Annunzio mettre à profit les dispositions naturelles héritées de ses ancêtres, pour se créer un rythme, la production littéraire de M. Péladan, inégale, mais parfois saisissante, serait inexplicable si nous ne la rattachions à ses origines : le culte de la Grèce antique et de la Renaissance italienne.

(*Revue bleue*, 17 octobre 1903).



LE SAR PÉLADAN.

BIBLIOGRAPHIE

EDITIONS

Rembrandt, conférence faite à l'Esthetic-Club. Paris, Henri Loones, 1881, in-8. — **Histoire et Légende de Marion de Lorme**. Portrait gravé par Ad. Nargeot. Paris, aux bureaux de l'Artiste, 1882, in-12. — *Les Maîtres contemporains*. **Félicien Rops**, 1^{re} étude. Extrait de la *Jeune Belgique*, Bruxelles, Callewaert, 1885, in-8. — (Marquis de Valognes, pseudon.) **Femmes honnêtes**, avec un frontisp. de Rops et 12 compositions de José Roy (couverture d'Orazi) Paris, Ed. Monnier, 1885, in-8. — **Femmes honnêtes** (2^e série), avec un frontispice à l'eau forte de Fernand Knopf et 12 compos. de J. Roy. Paris, C. Dalou, 1888, in-8. — ETUDES PASSIONNELLES DE DÉCADENCE : I. **Le Vice Suprême**. Préface de Jules Barbey d'Aureville. Frontisp. de F. Rops. Paris, librairie des auteurs modernes, 1884, in-12 (éd. originale). — LA DÉCADENCE LATINE, *éthopée*. I. **Le Vice suprême**. Paris, Edinger, 1889, in-12 ; — **Idem**, avec dédicace inédite. Paris, Dentu, 1889, in-12 ; avec couverture de Séon ; — **Idem**, avec une synthérèse inéd. Paris, Chamuel, 1895 ; — **Idem**, édition revue et corrigée. Paris, Flammarion, 1901. — **Oraison funèbre du D^r A. Péladan**. Paris, Laurens, 1884, in-8. — **Etrennes aux Dames. Le Livre du Désir**, par la princesse A. Dinska (J. Péladan). Paris, librairie des auteurs modernes, 1885, in-4. — LA DÉCADENCE LATINE, *éthopée*. II. **Curieuse !** Frontisp. de F. Rops, Paris, librairie de la Presse (Laurens), 1886, in-18 ; — **Idem**, Paris, Edinger, s. d. in-18 (éd. incomplète) ; — **Idem**, Paris, Dentu, in-18, 1889 (éd. incomplète). — **L'Orcagna. L'Angélico**. Paris, Laurens, 1887, 2 livraisons in-4. — LA DÉCADENCE LATINE, *éthopée*. III. **L'Initiation sentimentale**. Frontisp. de F. Rops. Couvert. de J. Roy. Paris, Edinger, 1887, in-18 ; **Idem**, Paris, Dentu, 1892, in-18. *La Décadence esthétique. Le Salon de Péladan*, 1886-1887. Paris, Dalou, 1887, in-18. — LA DÉCAD. LAT., *eth*. IV. **A cœur perdu**. Frontisp. de F. Rops. Couvert. de

Louis Morin. Paris, Edinger, 1888, in-8 ; — *Idem*, Paris, Edinger, 1888, in-18 ; — *Idem*, Paris, Dentu, 1892, in-18. — LA DÉCAD. LAT., *eth.* V. **Istar**. Front. et couvert. de F. Knopff. Paris, Edinger, 1888, 2 vol. in-8 ; *Idem*, même date, 2 vol. in-18 ; — *Idem*, Paris, Dentu, 1893, in-18 av. couvert. de Séon. — *La Décad. esth.* **L'Art ochlocratique**, av. une lettre de J. Barbey d'Aureville etc. Paris, C. Dalou, 1888, in-8 avec portr. — **Le Salon de 1888**. Paris, C. Dalou, s. d. (1888), in-8. — LA DÉCAD. LAT., *eth.* VI. **La Victoire du Mari**, avec commémoration de J. Barbey d'Aureville et un médaillon p. la comtesse de Guerre. Paris, Dentu, 1889, in-12 (frontisp. de Knopff aux exempl. de luxe). — LA DÉCAD. LATH., *eth.* VII. **Cœur en peine**. Commémoration du chev. A. Péladan, et son portrait par Séon. Av. frontisp. de Point. Paris, Dentu, 1890, in-18. — **Oraison funèbre du chevalier Adrien Péladan père**. Paris, Dentu, 1890, in-8. — LA DÉCAD. LAT., *eth.* VIII. **L'Androgyne**. Couverture de Séon. Eau-forte de Point. Paris, Dentu, 1891, in-18. — LA DÉCAD. LAT., *eth.* IX. **La Gynandre**. Couvert. de Séon. Eau-forte de Desboutins. Paris, E. Dentu, 1891, in-18. — *La Décad. esth.* **Les deux Salons de 1891**. Paris, Dentu, 1891, in-18. — LA DÉCAD. LAT., *eth.* X. **Le Panthée**. Couv. de Séon. Front. de Knopff. Paris, Dentu, 1892, in-18. — **La Queste du Graal**, proses lyriques extr. de l'éthopée. Paris, Chamuel, 1892, in-18 av. illustr. — LA DÉCAD. LAT. *eth.* XI. **Typhonia**. Paris, Dentu, 1892, in-18 (av. portr. aux exempl. de luxe). — *La Déc. esth.* **Les deux Salons de 1892**. Paris, Dentu, 1892, in-18. — AMPHITHÉÂTRE DES SCIENCES MORTES. I. **Comment on devient Mage**, éthique. Av. portr. pittoresque par G. Poirel. Chamuel, 1892, — AMPHITHÉÂTRE DES SCIENCES MORTES. II. **Comment on devient Fée**, érotique. Av. portr. héliogravé. Paris, Chamuel, 1893, in-8. — AMPH. DES SC. MORT., III. **Comment on devient Ariste**, esthétique. Av. portr. inédit. Paris, Chamuel, 1894, in-8. — **L'art idéaliste et mystique**. Paris, Chamuel, 1894, in-18. — **La Queste du Graal**, proses lyriques de l'éthopée. Paris, Chamuel, 1894, in-12 carré sur japon (tiré à 50 exempl.). — **Les XI chapitres mystérieux du Sepher Bereschit**, version rosicrucienne. Bruges, chez Daveluy ; à Paris, librairie de l'Art Indépendant, s. d. (1894), in-12 carré, pap. jonquille. — LA DÉCAD. LAT. XII. **Le dernier Bourbon**. Paris, Chamuel, 1895, in-18. — AMPHIT. DES SC. MORT. IV. **Le livre du Sceptre**. Paris, Chamuel, 1895, in-8. — **Le théâtre complet de Wagner. Les XI opéras, scène**

par scène, avec notes biographiques et critiques. Paris, Chamuel, 1895, in-18, 1899. — **Le Prochain Conclave**. Instructions aux cardinaux. Paris, Dentu, 1896, in-18. — *La Décad. esth. Réponse à Tolstoï*. Paris, Chamuel, 1898, in-18. — LA DÉCAD. LAT., *eth.* XIII. **Finis Latinorum**. Paris. Flammarion, in-18. — AMPH. DES SC. MORT. V. **L'Occulte catholique**. Paris, Chamuel, 1899, in-8. — LA DÉCAD. LAT., *eth.* XIV. **La Vertu suprême**. Paris, Flammarion, 1900, in-18. — LES IDÉES ET LES FORMES. I. **La Terre du Sphinx** (Egypte). Paris, Flammarion, 1900, in-18. — AMPH. DES SC. MORT. VI. **Traité des Antinomies**. Paris, Chacornac, 1901, in-8. — LES IDÉES ET LES FORMES. II. **La Terre du Christ** (Palestine). Paris, Flammarion, 1901, in-18. — LA DÉCAD. LAT., *eth.* XV. « **Pereat !** » Paris, Flammarion, 1902. — **L'Art de choisir sa femme**, d'après la physionomie (*Physiognomonie*), av. 14 fig. d'ap. les maîtres etc.... Paris, Per Lamm, 1902, in-8 carré. — LA DÉCAD. LAT., *eth.* XVI. **Modestie et Vanité**. Paris, Soc. du Mercure de France, 1903, in-18. — **Supplique à S.S. le pape Pie X sur la Réforme des canons en matière de divorce**. Paris, Soc. du Mercure de France, 1904, in-18. — LA DÉCAD. LAT., *eth.* XVIII. **Pérégrine et Pérégrin**. Paris, Soc. du Mercure de France, 1904, in-18.

THÉÂTRE. **Le Prince de Byzance**, drame romanesque en 5 actes. Paris Chamuel, 1896. — **Babylone**, tragédie en 4 actes. Paris, Chamuel, 1895, in-4. — **La Prométhéide**, trilogie restituée d'Eschyle en 4 tableaux Paris, Chamuel 1895, in-4 av. portr. — **Le Fils de Etoiles**, pastorale kaldéenne en 3 actes. Edition aristique à 250 exempl. (Imprimerie professionnelle à Beauvais). S. d. (1894), in-4 sur sim. Japon. — **Œdipe et le Sphinx**. Tragédie selon Sophocle en 3 actes. Edition privée tirée à petit nombre. (Imprimerie prof., Beauvais), S. d. (1895), in-4 s. sim. Japon. — **Œdipe et le Sphinx**. Texte réduit et conforme à la représentation du 1^{er} août 1903 au Théâtre d'Orange. Paris, Soc du Mercure de France, 1903, in-12. — **Sémiramis**, tragédie en 4 actes. Edit. privée à petit nombre. (Impr. prof., Beauvais) S. d. (1896), in-4 s. sim. Japon. — **Sémiramis**. Texte revu et conforme à la représentation du 24 juillet 1904 à l'Amphithéâtre de Nîmes. Paris, Soc. du Mercure de France, 1904.

ŒUVRES REPRÉSENTÉES

Le Fils des Etoiles, comédie lyrique en 3 actes, le 19 mars 1892 aux soirées de la R.-C., le dimanche et le

lundi de Pâques 1893 au Palais du Champ-de-Mars. — **Babyloné**, tragédie en 4 actes les 11, 12, 15, 17 et 19 mars 1893 au Palais du Champ-de-Mars; le 28 mai 1894, au théâtre de l'Ambigu; le 30 mai au théâtre du Parc à Bruxelles; le 5 juillet 1894 dans la *Salle des Fêtes* de Lady Caithness, duchesse de Pomar. — **Œdipe et le Sphinx**, tragédie en 3 actes, au Théâtre antique d'Orange le 1^{er} août 1903. — **Sémiramis**, tragédie en 4 actes; à l'Amphitéâtre romain de Nîmes le 24 juillet 1904.

COLLABORATION AUX PÉRIODIQUES

LE FOYER 1^{er} décembre 1881, **Le chemin de Damas**, nouvelle (première œuvre publiée). — LE REPRÉSENTANT DE COMMERCE, 1882, **La femme du monde**. — LE FOYER, 1882, **Le matérialisme dans l'art**; — Le Salon de 1882; — **L'Art mystique et la critique contemporaine**. — L'ARTISTE, 1882, mars à juin, **Marion de Lorme**; novembre **J. Barbey d'Aurevilly et ses œuvres inédites**. — 1883, janvier, **Le grand œuvre d'après Léonard de Vinci**; — février, **Le musée municipal de Nîmes**; — mars, **La collection Jusky de Nîmes**; — mai-juillet, **L'esthétique au Salon de 1883, L'esthétique à l'exposition nationale des beaux-arts**. — 1884, mai-juin, **Le Salon de 1884**; — juillet, **Le Musée Gower de Nîmes**; — juillet-août, **L'œuvre de Ed. et J. de Goncourt**; — septembre, **La seconde Renaissance franç. et son Savonarole**, Em. Zola (s. le pseudon. de *Guy de Valognes*). — 1885, février-avril, **Les Musées d'Europe d'après la collection Braun**; — juillet, **Barbey d'Aurevilly et son œuvre critique**; — août, **Le procédé de Manet**; — novembre **Gustave Courbet**. — 1886, avril, **Franz Hals**. — 1895, août **Paul Chenavard**. — REVUE DES LIVRES ET DES ESTAMPES, critique mensuelle, 1^{er} octobre au 1^{er} janvier 1884, gr. in-8. Directeur J. Péladan. Rédacteur en chef Alex. Berlier. — LA JEUNE BELGIQUE, 1885, **Les Maîtres contemporains**, Félicien Rops. — REVUE DU MONDE LATIN, mai et juin 1885, **Etud. esth. de decad.**, **Le Salon de 1885**. — LE CLAIRON, mai 1889, **Le Salon de Péladan**. — LA GRANDE REVUE DE PARIS ET DE PETERSBOURG, janvier, février et mars 1889, **Critique musicale** (1 s. pseudon. *d'Alceste*). — LA NOUVELLE REVUE, 1902, 1^{er} et 15 mai, **Salons de la Société Nationale et des Artistes français**; — 1^{er} juin **L'Art politique et Waldeck-Rousseau**. — 1903, **Un tragédien (Paul Mounet)**; — 1^{er} août, **Le Conclave et le droit d'exclusion**; — 15 août au 15 octobre, **Péreat** !

sous le titre de : **La loi de Rome.** — 1904, 1^{er} janvier, **Le mariage et la théologie** ; — 1^{er} mars, **Le Radium et le Miracle.** — **LA GRANDE REVUE**, 1902, 1^{er} mai, **Introduction aux Sciences occultes** ; — 1^{er} août **De l'interprétation wagnérienne à Bayreuth et à Paris.** — 1904, 1^{er} avril, **La grande coquette.** — **REVUE UNIVERSELLE (LAROUSSE)** 1902, 1^{er} avril, **Les précurseurs du Pérugin** ; — 1^{er} décembre, **Léonard de Vinci et les sciences occultes.** — 1903, 1^{er} octobre, **Les songes de Rabelais.** — **REVUE BLEUE**, 1902, 9 août, **Les derniers tragédiens Mounet-Sully et Paul Mounet** ; — 22 novembre, **De la subtilité comme idéal (Léonard).** — 1904, 10 janvier, **Les secrets des anciennes maîtrises** ; — 7 mars, **L'influence allemande en critique d'art** ; — 4 avril **De la compétence des conservateurs (la tiare de Saitaphernès)** ; — 30 mai, **Le dernier des romantiques J.-B. d'Aurevilly** ; — 18 juillet, **Les précurseurs de Michel-Ange. Luca Signorelli** ; — 24 et 31 octobre, **La dernière leçon de Léonard de Vinci** ; — 5 décembre, **Esthétique et enseignement.** — 1904, 9 janvier, **Le Louvre et le Peuple** ; — 6 février, **La religion et le théâtre** ; — 5 mars **La démocratie et le théâtre** ; — 23 avril, **La Cité et le théâtre** ; — 21 mai, **L'exposition des Primitifs français** ; — 2 juillet, **Les lois de la sculpture grecque.** — **REVUE HERDOMAIDAIRE**, 1903-1904, **Les grands et petits salons** ; — 22 août 1903, **Pie X** ; — 14 mars 1903, **Outrage à Racine.** — **MERCURE DE FRANCE**, 1904, avril, **Supplique à SS. Pie X s. le divorce** ; — juin, **Le Radium et l'Hyperphysique.** — **LA CHRONIQUE DES LIVRES**, 1904, 10 mars **Le radium et la fin de l'Occulte** ; — 10 juin, **Le roman d'art, Paul Flat.** — **LA DÉLIVRANCE**, journal quotidien. **Feuilleton dramatique** depuis le 28 avril 1904, etc., etc.

PRÉFACES

BERLIÉ (Alex.). Les aventures amoureuses de Michel Antonius. Paris, libr. des auteurs mod., 1884. in-18. — **D^r A. PELADAN FILS. Anatomie homologique.** PARIS, J.-B. Baillière, 1886, in-18. — **DANTE-GABRIEL ROSSETTI. La Maison de Vie, sonnets trad. par Mme Clémence Couve.** Paris, Lemerre, 1887, in-18. — **C^{te} L. DE LARMANDIE. Pur-Sang.** Paris, Lemerre, 1889, in-18. — **EDGAR POE. Poèmes complets.** trad. par Gabriel Mourey. Paris, Dalou, 1889. — **H. MÉRIOT. Les Flûtes de Jade,** Paris, Lemerre, 1890, in-18. — **G. COCHET. La Custode d'or (essai pour un culte d'art).** Paris, librairie

de l'œuvre d'art. 1894, in-18. — J. DE TALLENAY. **Treize douleurs**. Paris, Ollendorff, 1895, in-18. — G. DE LAFONT: **Les grandes religions, Le Bouddhisme...** Paris. Chamuel, 1895, in-18.

A CONSULTER. — LE P. ALTA, **L'Occulte catholique** (*L'Initiation*, mai 1898). — RENÉ-GEORGES AUBRUN, **Les Idées et les Formes** (à propos de *La Terre du Christ*) (*La Chronique des Livres*). — RENÉ-GEORGES AUBRUN, **Péladan conférencier** (*Le Thyrses*, juillet 1903). — J. Ayme, **L'amour platonicien en 1891** (Péladan) (*Revue Indépendante*). — BARBEY D'AUREVILLY, **Un Romancier entre tous** (*Le Constitutionnel*, septembre 1884). — M. BARRÈS, **Péladan romancier** (*Le Voltaire*, 17 mars 1886). — BAZALGETTE, **Joséphin Péladan** (*Revue Indépendante*, mars 1892). — MAURICE BEAUBOURG, **La Prométhéide de Péladan** (*Mercure de France*, septembre 1895). — JULES BOIS, **Les Romains de Péladan** (*L'Actualité*, 7 février 1887). — GABRIEL BOISSY, **Péladan, Paul Mounet et le peuple aux fêtes d'Orange** (*Idée libre*, 15 juillet 1904). — GABRIEL BOISSY, **Le Théâtre de Péladan** (*Mercure de France*, août 1903). — GABRIEL BOISSY, **De la tragédie à propos de Semiramis** (*Mercure*, août 1904). — HENRY BORDEAUX, **Babylone** (*Durendal* 1895). — AUGUSTIN CHABOSEAU, **Les Mages, J. P.** (*La Chronique moderne* 20 juin et juillet 1889). — JEAN CARRÈRE, **Les Fêtes d'Orange, Œdipe et le Sphinx** (*Revue hebdomadaire*, juillet 1904). — ROBERT DE FLERS, **Théâtre d'Orange : le Sar Péladan** (*Figaro*, 23 septembre 1903). — PAUL FLAT, **Le théâtre idéaliste. Schuré et Péladan** (*Revue bleue*, 17 octobre 1903). — ANATOLE FRANCE, **Joséphin Péladan** (*Le Temps*, 5 janvier 1890 et *Vie littéraire*, Paris, C. Lévy, 1891). — ERNEST GAUBERT, **Les Spectacles de plein-air** (*Revue Universelle*, 15 sept. 1903). — ALPHONSE GERMAIN, **Joséphin Péladan** (*Art et Critique*, 11 janvier 1890). — STANISLAS DE GUAITA, **Péladan et son éthopée** (*Nancy-Artiste*, 26 septembre 1886). — IZAMBART, **Le plagiat en 1595** (Gabriele d'Annunzio) (*Revue bleue*, 15 février 1896). — JEAN JAURÈS, **Quinzaine littéraire** (*La Dépêche*, 28 septembre 1894). — R. DE LA SIZERANNE, **Roses-Croix, Préraphaélites et Esthètes** (*Le Correspondant*, 25 mars 1892). — JEAN LORRAIN, **Eros Basileus** (*L'initiation sentimentale*) (*Événement*, 16 juillet 1887). — CAMILLE MARYX, **Le Roman idéaliste** (à propos de *Pélerine et Pélerin*, *Chronique des Livres*, 10 mai 1904). — GEORGES MAURIN, **Œdipe et le Sphinx** (*Revue*

du Midi, 1^{er} septembre 1903). — FRANCIS NAUTET, **Notes sur la littérature moderne** (Bruxelles, 1885, in-12). — RAY NYST, **Un Prophète (Péladan)**, portrait par M. G. Baltus, etc.: (Paris, Chamuel, 1895). NORDAU (MAX), **Dégénérescence**, traduit par A. Diétrich (Paris, Alcan, 1894). — VITTORIO PIGA, **Un romancier catholique** (*Cronica azura*, n° 6). — EMILE DE SAINT-AUBAN, **Babylone** (*Libre Parole*, 27 mai 1894). — FRANCISQUE SARCEY, **Passim dans le Feuilleton dramatique du Siècle**. — STÉPHANE, **Feuilles volantes** (Paris, édition de la Chevauchée s. d. 1904). — JACQUES TALMOR, **Critiques et Esquisses**. — ENRICO THOVEZ, **I fondo segreti del signor d'Annunzio** (*Gazzetta Letteraria*, 18 janvier 1896). — OCT. UZANNE, **Le Livre**, passim. — TÉODOR DE WYZEWA, **L'Initiation sentimentale** (*Revue Indépendante*, déc. 1887). — T. DE WYZEWA, **Péladan Précurseur** (*Figaro*, 27 mai 1893). — **L'Initiation sentimentale**, traduite en tchègue (*Moderni Revue*, Prague, 1903), etc., etc.

ICONOGRAPHIE. — PEINTURES ET DESSINS. — MARCELIN DESBOUTINS, portrait en pied (Salon de 1891). — JEAN DELVILLE, portrait monumental (Salon de Bruxelles). — ALEXANDRE SÉON, portrait en pied (Salon de la Rose-Croix). — JACQUES FAUVELLE, portrait (Salon de Bruges). — ELIE BRASILLIER, portrait (Tête au crayon rouge).

SCULPTURE. — Médallions de RINGEL, LOUISE ABBEMA ; buste de ZACHARIE ASTRUC (Salon de 1898).

PORTRAITS-CHARGES de : HENRIOT (*Journal illustré*). — ALFRED LE PETIT (Les Hommes d'aujourd'hui, Vanier, éditeur, avec étude). — CAZALS. — GEORGES-ÉDOUARD. — SELIER (*La République illustrée*, 26 mars 1892). — MEYER (*Journal illustré*, 17 avril 1892). — CARAN D'ACHE (*Figaro*, 21 mai 1892). — LUGUET (*La Caricature*, 1892), etc., etc.

PHOTOGRAPHIES de Pirou, Bengue, Gerschell, Damry, Poirel, etc...

ADDENDA AUX EDITIONS. — Les deux Salons de 1890, in-18 (Dentu). — **La Science, la Religion et la Conscience**, réponse à MM. Berthelot, Brunetière, Perrier, Poincaré et Brisson. (Paris, Chamuel, 1893, in-12). — Publications relatives à la *Rose-Croix* : **Constitutions, Salons, Catalogues, Bulletins** (1891-1897).

GABRIEL BOISSY.

TABLE DES MATIÈRES

TEXTE

	Pages.
Péladan , par RENÉ-GEORGES AUBRUN.	5

Opinions :

De M. MAURICE BARRÈS.	33
De M. JEAN LORRAIN.	33
De M. JULES BOIS.	34
De M. ANATOLE FRANCE.	35
De M. TEODOR DE WYZEWA.	35
De M. EDMOND PICARD.	37
Lettre de M. EMILE BURNOUF.	38
De M. PAUL FLAT.	39
BIBLIOGRAPHIE, par GABRIEL BOISSY	43

ILLUSTRATIONS.

Portrait frontispice, par ELIE BRASILIER.	
Autographe de Péladan.	32
Caricature par A. GUILLAUME.	34
Caricature par PAUL VERLAINE.	36
Caricature par CARAN D'ACHE.	37
Portrait (<i>cliché</i>).	41

Mayenne, Imprimerie CH. COLIN.

Les Célébrités d'Aujourd'hui

Nouvelle collection artistique de biographies contemporaines

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

MM. E. SANSOT-ORLAND

ROGER LE BRUN ET AD. VAN BEVER

Prix de chaque biographie. 1 fr.

BIOGRAPHIES PARUES :

PAUL ADAM, par Marcel BATILLIAT.
OCTAVE MIRBEAU, par Edmond PILON.
REMY DE GOURMONT, par Pierre de QUERLON.
FRÉDÉRIC NIETZSCHE, par Henri ALBERT.
MAURICE DONNAY, par ROGER LE BRUN.
JULES LEMAITRE, par E. SANSOT-ORLAND.
JUDITH GAUTIER, par Remy de GOURMONT.
CAMILLE LEMONNIER, par Léon BAZALGETTE.
EMILE FAGUET, par Alphonse SÉCHÉ.
ANATOLE FRANCE, par ROGER LE BRUN.
ALFRED CAPUS, par Edouard QUET.
HENRI DE REGNIER, par Paul LEAUTAUD.
PAUL BOURGET, par Georges GRAPPE.
WILLY, par Henri ALBERT.
PÉLADAN, par René-Georges AUBRUN.
